

XYZ. La revue de la nouvelle

La femme du consul

Diane Leduc



Numéro 43, automne 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4487ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Leduc, D. (1995). La femme du consul. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (43), 21–29.

La femme du consul

Diane Leduc

Il faut se faire expliquer le chemin, l'adresse ne suffit pas et l'on peut passer à côté sans voir l'entrée de la boutique exigüe enfoncée dans un mur sombre, en haut de deux marches. Par la fenêtre de la rue, ce sont le carrelage blanc et noir du plancher et la chaise à fond tressé que l'on distingue d'abord, ensuite en contre-plongée (comme un Véronèse ou la vision qu'a un enfant de sa mère un soir de sortie) les jupes en moiré, en soie brute ou à plis fins. La boutique se passe d'enseigne ; son nom est apposé en lettres précollées Helvetica sur la vitre de la porte, soigneusement rapprochées parce que ce caractère typographique paraît mieux ainsi : l'art de la propriétaire s'affirme dans le choix des éléments qui seront minimisés, voire négligés et ceux auxquels tout un après-midi d'essais sera consacré.

C'est une petite femme à chignon, aux paupières enflées, vêtue d'une robe de lainage ; elle s'amène du fond du magasin au son de clochettes que l'ouverture de la porte fait tinter. Le galon à mesurer autour du cou. « Peut-on vous aider ? » Elle s'approche, vous reconnaît. « J'ai pensé à vous, madame Guerardi : j'ai un velours aubergine qui fera ressortir vos yeux comme des aigues-marines. »

En retrait, une jeune employée feuillette un livre sur l'histoire du costume offert par elle à la propriétaire. Les clientes arrivent chacune avec une idée précise du vêtement désiré, sous couvert de suggestibilité. Les irréductibles et les raisonnables. Cette boutique est un cloître où la jeune femme, Camille, pratique la sagesse. Elle-même possède peu de vêtements. La propriétaire se renseigne sur l'événement prochain, propose une confection spéciale. Maddalena Guerardi acquiesce au velours

sombre, l'assortit mentalement à des bijoux en vieil argent. La lenteur préside à la conversation, comme il sied aux transactions où s'échangent l'argent et la beauté.

La boutique a les dimensions mêmes du garde-robe de la femme du consul, dans sa maison au sommet de la montagne où les beaux quartiers mêlent avec nonchalance leurs pelouses, où le raffinement dicte un jardin de sept ou dix tons de vert dont l'acidité relève la pierre matte, l'infini nombre des nuances du gris de la ville.

« Ah... » commence de soupirer la femme du consul mais elle se ravise, sourit, non, nous ne sommes pas les acteurs d'une pièce russe. Au matin, de sa chambre à l'est, le fleuve étincelle ; il prend le bleu de la vapeur quand les arbres commencent à exhaler leur gaz carbonique. « Je leur servirai un frappé de fraises et de sorbet à l'orange, jus d'ananas et bananes. Du thé. Je demanderai à Pietro de rester », se dit-elle. Pour l'après-midi, elle choisit une blouse du turquoise le plus pâle, remonte ses cheveux, appelle Ana pour lui recommander de surveiller les devoirs de Marco car ils rentreront très tard de Québec. Dans la voiture conduite par son mari au regard absent, elle parle des enfants, de l'automne à Milan, puis sort un carnet et prépare la dernière réception de l'été.

Ce jour de septembre, Camille téléphone à Vincent. Professeur diplômé de Cambridge et de Paris, spécialiste de l'histoire du Canada : l'époque de la conquête — ce dont l'ironie n'a pas échappé à la jeune femme.

« J'ai besoin de te parler, puis-je te retéléphoner ce soir à dix heures, chez toi ?

— Bien sûr. Que se passe-t-il, tu vas bien ? Philippe ?

— Je veux simplement te parler, pas maintenant. Tu y seras ?

— Oui, oui. Ce sera plus simple si je t'appelle, moi, quand je serai rentré. »

Camille est rassurée, elle se trompe, cela ressemble à la soif dans les rêves : l'on boit sans se désaltérer. Mais un cœur décidé

ne néglige rien, et elle écrira le meilleur travail de la classe à partir de trois pages des *Relations* des jésuites et de lectures choisies aux critères du jaunissement des pages et de l'aspect peu utilisé du livre.

Elle n'est pas son genre, son tumulte intérieur affleure à la surface en des propos contradictoires ; toutefois elle est, en classe, la rationalité même, une oasis pour Vincent qui l'a invitée à se joindre à son groupe de discussion : actualité sociale, politique et ethnologie, cette sœur de l'histoire. L'expérience sud-américaine des Guerardi, trois ans au Brésil, devrait cette année ajouter du souffle. Beaucoup de travail en perspective, de surcroît une étudiante dont la thèse porte sur la musique sous le régime français : il faudra presque faire la recherche à sa place. Toujours le boy-scout. Service égale amour visible, disait son oncle missionnaire.

Rentré tard, Vincent remet au jour suivant l'appel à Camille. Elle veut un renseignement sur la disponibilité en bibliothèque d'un ouvrage, facilement vérifiable.

« Je cherche pour toi, je sors le livre et je te l'apporte au tennis, ce soir. Cela te va ? »

Camille ne s'étonne pas de l'offre. Il est hyperactif, la vraie question est ce qu'il y gagne. Lui cependant se reproche de n'en accomplir jamais assez, de ne pas commencer la journée à six heures comme font ses collègues pour corriger les pages étalées d'un texte composé la veille, devant une fenêtre où tremblent les feuilles des érables phosphorescentes sur le ciel ultramarin. Lisant jusque tard dans la nuit, il lui arrive de se réveiller à l'aube tout habillé, les lampes autour de lui grésillantes. Parfois affalé sur le piano. Il connaît Camille depuis un an, le résultat d'une annonce cherchant des joueurs de tennis pour doubles mixtes.

« Je suis nulle. Merci pour le bouquin. Je te ferai un truc superbe. »

Ils sont au restaurant, après le match, ils attendent Philippe à qui incombe l'ingrate tâche de chercher du stationnement. Assis côte à côte sur une banquette face à l'activité du lieu qu'ils contemplent dans un brouillard de fatigue. Du moins pour Camille.

«Je n'en doute pas, j'ai hâte de te lire. Mais en tennis tu progresses! L'on ne se rend pas compte de l'importance du jeu: c'est même une valeur fondamentale. Vois, ce soir: Philippe n'a cessé de t'encourager, à ton service, tu as gagné le point, c'était 15-40, il t'a dit: "Voilà, tu es lancée!" Nous avons bien ri et tu nous as rattrapés. Même chose entre Jocelyne et moi: je frappe fort, trop fort; elle place adroitement ses balles mais ne court pas vite: nous nous complétons. Quatre personnes, à l'occasion d'un jeu, une heure d'oubli de tout sauf nous, la raquette, la balle, les lignes blanches. On joue pour gagner, mais pas tant que ça. Il n'y a de plaisir profond qu'avec les autres, que par les autres. Sade pensait le contraire. Le plaisir que procure l'art, par nature incommunicable et complètement subjectif, appelle malgré tout à l'expression. Comme s'il ne satisfaisait pas entièrement. As-tu déjà visité un musée avec un ami? Vous ne vous attardez pas devant les mêmes tableaux, sauf sans doute les chefs-d'œuvre reconnus, alors vous en cherchez les raisons. Vous n'en remarquerez pas les mêmes éléments. Devant *Le mariage de Giovanni Arnolfini*, tu examineras le visage de l'épouse, les sandales de bois, le miroir; il s'interrogera sur le geste du mari, sur la chandelle allumée en plein jour, s'amusera du petit chien. Une scène à la fois solennelle et domestique. Vous serez émus, c'est un mystère. Au delà de l'art, il y a l'autre: celui debout à coté de toi, celui d'il y a cinq siècles. Je le crois vraiment.»

Le sourire facile de Vincent dément la nervosité de son corps. Ou est-ce le contraire? Enfant, Camille croyait fermement que les êtres humains partagent avec les chiens la faculté de sourire: son chien Ilya le lui prouvait tous les jours. Son ins-

cription à l'université en histoire n'avait eu pour but que de voir Vincent plus souvent; elle se l'avoua sans détour. Elle mit en veilleuse son rapport à Philippe. Si on lui avait posé directement la question, elle aurait répondu qu'elle aimait celui-ci pour l'intimité de leur vie d'étudiants (il travaillait les mathématiques), les travaux de rénovation domestique accomplis côte à côte, le luxe simple des objets rapportés de voyages, l'anticipation de bébés aux joues roses.

La femme du consul revint à la boutique pour l'essayage de la robe de velours aubergine. La lumière inclinée d'octobre rendait aveuglante la rue Saint-Paul, vitres et miroirs multipliant les reflets, le fantôme de Camille flottant au-dessus de la rue. Maddalena lui expliqua, pendant que la patronne jaugeait sans sourire le résultat des ajustements, que les mondanités formaient partie de l'emploi, qu'elle avait un rôle de soutien important auprès de son mari, auprès de ses enfants bien qu'ils eussent trouvé pour eux une école de programme international. Elle était rémunérée pour ses services; pour connaître d'autres gens que le corps diplomatique, elle se faisait un devoir, bientôt un plaisir, de s'impliquer. Vincent? Il lui rappelait ses compatriotes.

Novembre ne mérite pas entièrement sa réputation. Certains matins, les maisons de briques rouges sont lavées de frais comme une toile restaurée et l'on peut compter les nids dans les arbres noirs plantés tels des pinceaux sur les surfaces ratissées. Le soleil assèche le glacis des rues.

Camille sort du logement, rebrousse chemin en apercevant le chat voisin qu'elle gave de croquettes à la viande. Elle ressort avec deux bols remplis, le deuxième de lait; heureusement, ce chat ignore tout du végétarisme. Elle laisse les bols sur le balcon, au grand dam de sa copropriétaire qui l'a souvent priée de les déposer sur la galerie arrière. Le chat préfère l'avant de la maison.

Le cours porte aujourd'hui sur les conséquences juridiques du passage du régime français au régime anglais. Camille éprouve une continuelle sensation de qui-vive en même temps que de désœuvrement. Elle prend des notes attentives, mais non, décidément, passé le XVI^e siècle rien ne l'intéresse. Elle et son attente ne font qu'une. Elle évite Vincent à la pause mais le rejoint à la fin du cours et le raccompagne jusqu'à la bâtisse de briques qui abrite les bureaux du département d'histoire. Il marche rapidement, s'enquiert de sa famille ; elle s'essouffle.

Planchers de bois usé, fenêtres nues aux carreaux légèrement embués, le fatras professoral habituel. Vincent offre des biscuits anglais à la cannelle très sucrés, à même leur boîte de fer-blanc, du café. Le col de sa chemise s'effiloche mais son cou et son visage sont roses de la marche au vent frais et son chandail moussu sent le savon doux.

« Ashkenazy vient à Montréal le 9 décembre, il jouera le troisième concerto de Rachmaninoff. J'ai acheté trois billets. Cela te plairait d'y aller avec Philippe et moi ? »

— Attends que je vérifie mon agenda. Ce concerto, on l'entend souvent et on espère toujours une nouvelle interprétation de l'œuvre qui nous bouleversera. Non, je suis désolée, pas possible, de fait ce n'est jamais possible un mercredi, j'en-seigne.

— Bon, c'est partie remise. Alors à samedi. »

Camille se souvient de l'appel qu'il n'a pas retourné, en septembre.

Samedi. L'appartement de Vincent, au troisième et dernier étage, comprend un couloir sur lequel donnent toutes les pièces, terminé par une large salle à dîner ouvrant sur les cimes de marronniers. Ce soir, le vent du sud-ouest est chargé d'eau ; quelques minutes avant de recevoir ses amis, Vincent a poussé les portes du balcon et respiré l'air d'une lointaine Tamise et de son contre-courant puissant. Une chaise longue languit dans le jardin, en bas, à demi sous les feuilles mortes.

Sur les murs blancs, une collection de tableaux aux sujets nord-américains, bizarrement ordonnés du climat le plus froid au plus chaud à mesure que l'on avance vers l'arrière du logement : glacier et lac émeraude, torrent charroyant des cailloux où s'abreuve un cerf, sentier d'une forêt d'eucalyptus californienne. Dans la salle à dîner, de part et d'autre d'une table ovale en noyer, le dessin d'une Indienne adossée à un pin et un groupe de cinq fillettes mexicaines en robes blanches. Camille s'arrête devant l'Indienne. Elle est assise, les yeux baissés sur un panier posé entre ses jambes ; les doigts écartés de ses mains fortes tiennent l'objet tendrement : elle semble en prière, elle écoute les coyotes.

La femme du consul se montre ravie de revoir Camille et celle-ci soulagée de quitter son statut de vendeuse, malgré que par orgueil elle ne révélât jamais aux clientes qu'elle étudiait également. Les gens riches qui entraient à la boutique devaient passer sans préavis le test du détecteur de mépris.

« Je vous ai apporté cette édition de Nina Berberova dont je vous ai parlé. Il y a là un dépouillement, mais tant de choses dites ! »

Il est question ce soir des revendications autochtones. Comme la lune sur le pâle paysage du dessin, se lève chez les invités de Vincent le désir de former communauté avec ces peuples. Traités, millions, contrebande, fusils : cela annonce une défaite, dit Philippe. Vincent refuse : « À force de volonté, nous transformerons notre attitude. Mais ces peuples doivent, du moins certains d'entre eux, s'intégrer ou venir habiter avec nous, fréquenter nos écoles et nos collèges. J'ai dans l'un de mes cours un étudiant du lac Mistassini. Il m'oblige à élargir mes recherches et en classe, ouvrir mes yeux et ceux des autres étudiants à ce qu'il représente. » La femme du consul approuve.

La propriété prêtée au consul et à sa famille avoisine la cour d'une école privée : balançoires et glissades pour les plus jeunes, traditionnelles aires peintes en jaune sur l'asphalte pour les jeux

de ballons des grands. À huit heures du soir, silence complet, à moins d'imaginer rire les ribambelles de papier coloré aux fenêtres des salles de classe. La porte principale de la maison est au premier étage d'une tourelle; au deuxième, la femme du consul a installé une bibliothèque de laquelle elle regarde, entre les branches de sapins, les élèves jouer. À droite de la porte, en contrebas, le garage surmonté d'un filet de ballon-panier: le consul s'y est exercé avec son fils tous les jours jusqu'au début de décembre à moins d'intempérie. La maison a deux salons et deux salles à manger, les pièces familiales et celles réservées aux réceptions fortement contrastées dans leur décoration. Le consul et sa femme reçoivent Vincent et ses amis au grand salon en attendant l'arrivée de tous, et les emmènent ensuite s'asseoir autour de la table familiale habillée de tissu provençal. Vincent a remarqué la cour d'école.

« Mes plus belles années ont été, au début de la vingtaine, celles où j'ai été professeur au secondaire. Je vivais pour ces enfants, je retournais à l'école après le souper une fois par semaine pour m'occuper des pensionnaires et leur faire pratiquer des sports. »

La femme du consul a été professeur dans une pension pour filles à Rome pendant les années où Pietro apprenait son métier de diplomate. Camille songe à Vivaldi et ses orphelines, sa seule référence au système scolaire italien.

Ils parlent du Brésil, expérience choc pour les Guerardi après les missions européennes. La conversation dévie sur la perception des Sud-Américains de leurs conditions d'existence, sur la joie que Vincent a constatée chez les très pauvres. Il s' imagine cela, pense Camille. Le consul et sa femme ne se prononcent pas: leur vie là-bas n'a permis aucune approche naturelle des gens, même en vacances. De pays en pays, leur trace s'allège.

À onze heures, elle les reconduit jusqu'au vestibule octogonal, les aide à endosser leurs manteaux. La lumière crue du pla-

fonnier rend argentés ses cheveux blonds, jette sur ses joues l'ombre délicate de cils noirs ; elle porte un veston ajusté à boutons ronds comme ceux que l'on voit dans les peintures flamandes. Une collection de jolis chapeaux pend aux murs : bonnet aviateur en fourrure, canotier de paille à ruban madras, casquette de feutre à triangles orange, gris, rouge, or.

Il a commencé à neiger, une neige de décembre irrégulière, lourde.

« Vincent, j'allais oublier. J'ai mercredi prochain deux places pour le concert d'Ashkenazy et Pietro n'est pas libre. Nous les avons reçues au consulat. Si cela vous plaît, je vous invite.

— Oui, j'aimerais beaucoup. J'ai un cours qui finit à huit heures mais je peux, Maddalena, sauter immédiatement après dans un taxi et vous rejoindre à l'entracte.

— Très bien, je vous téléphone en début de semaine. »

Camille et Philippe partent les premiers ; elle glisse sur les marches de pierre, s'agrippe à la rampe dont les montants mal emprisonnés dans le ciment cèdent légèrement. Philippe lui saisit l'autre bras. La neige tombe maintenant en voile épais, fond sous les pas en traces violettes. Enfant, Rachmaninoff a vécu dans le district de Novgorod. Les mélodies de ses concertos sont des îles blanches dont l'obscurité dissout les contours ; elles se perdent, réapparaissent sur le murmure sourd des violoncelles, appelées par le cœur de l'orchestre. Camille frissonne, assise dans l'auto ; son éternité commence ici, avec le battement des essuie-glaces, avec Philippe qui circule autour de la voiture, balai en main, pendant que les flocons se posent plus vite qu'il ne parvient à les chasser.